

Cyclisme

« Après moi, Bernard est le meilleur de l'histoire »

Rencontre. Eddy Merckx et Bernard Hinault, les deux plus grandes légendes vivantes de leur sport, se sont retrouvés, la semaine dernière à Paris. *Ouest-France* a partagé un moment avec eux...

Un bout de table dans un Paris sans ciel. Bernard Hinault qui prend soin d'enlever la nappe blanche un peu tachée par le Saint-Émilion qui venait de lever les voix, deux heures durant, à l'occasion d'un déjeuner fêtant le grand reporter et écrivain Philippe Brunel pour son prix Jacques-Goddet. Les chaises ont raclé le sol. Le « Blaireau » s'est assis. Eddy Merckx aussi. Dix victoires sur le Tour de France en chemise et en veste de costume, élégants. Dix Grandes Boucles et de mordant d'un côté, de sagacité de l'autre. C'était parti pour trente minutes d'entretien, Bernard et Eddy, l'élève et le maître, le Breton qui regardait sa montre à la fin parce qu'il avait de la route pour rejoindre sa ferme de Calorguen. Car preuve de l'amitié qui les lie, Hinault, 67 ans, avait fait huit heures de voiture, ce jour-là, pour retrouver le « Cannibale », 76 ans.

Quels sont les premiers mots qui vous viennent pour évoquer l'autre ?

Bernard Hinault : Pour moi, le brasseur que j'étais, c'est mon idole. Il y en a eu deux, lui et Jacques Anquetil. J'aimais la victoire à travers eux. Quand tu le côtoies pour la première fois, tu as des yeux comme ça (*il fait de grands gestes avec ses mains*)... Eddy restera le numéro 1 dans le cyclisme à tout jamais. Personne ne sera capable de le battre, de gagner autant que lui. Il a tout pratiqué. C'est vraiment le super athlète.
Eddy Merckx : Après moi, c'est Bernard le meilleur coureur. Je le mets devant Anquetil, Bobet, Coppi, et tous les autres. Quand on voit son palmarès, la manière surtout dont il a gagné ses courses, ça dit tout... Je me souviens de sa victoire sur Gand-Wevelgem en 1977, tout le monde s'est demandé en Belgique : « Mais c'est qui ? » Mais moi, je le connaissais déjà. La première fois où l'on s'est retrouvé ensemble vraiment, c'était sur un critérium cette année-là en Bretagne à Camors. Il envoyait du vent hein (*rires*)...

Sur Paris-Nice 1975, Bernard Hinault avait eu ces mots : « Merckx est comme moi, il a deux bras, deux jambes »...

B. H. : Mais oui, c'était vrai ! Avant la course, on me dit qu'il y a Merckx,

qu'il est là, etc. Alors moi, sans réfléchir, je réponds qu'il est comme moi, qu'il a deux bras, deux jambes, une tête et qu'il s'en sert ! Bon, j'ai attaqué un peu, tout le monde s'est demandé d'où je sortais... Mais Eddy était là quoi...

E. M. : Bernard était vraiment un champion d'exception. Je trouve qu'on ne parle pas assez de Bernard pour ses prestations de coureur cycliste. Il était vraiment un cran au-dessus de tous les autres.

Quand avez-vous pris conscience que Bernard Hinault était votre successeur ?

E. M. : Je l'ai très vite compris. En 1975, 1976. J'ai vu la force qu'il avait. Il avait cette vista, aussi, en course.

Vous vous reconnaissez en lui ?

E. M. : Oui, c'était un gagnant. Un battant. Il y allait quoi.

« On se serait affronté par la force »

Il y a cet épisode sur le Dauphiné, en 1977, où vous avez aidé Hinault à aller décrocher le général alors qu'il était à un moment en difficulté...

E. M. : Moi, j'étais déjà sur la pente descendante de ma carrière, et il était tombé la veille. J'avais du respect pour lui, et je l'ai aidé, oui...

B. H. : Il m'a fait gagner, clairement. Il était en difficulté, tous les autres l'avaient lâché, et moi j'étais le jeunot. Il avait envie de me propulser devant.

E. M. : Il m'avait fait gagner à Camors juste avant, lui (*rires*)...

B. H. : Quand tu as ton idole qui te dit « Accroche-toi, accroche-toi, ce n'est pas fini ! », toi tu te bats comme un chiffonnier. Dans les cols, je décrochais. Mais il m'attendait... S'il n'avait pas été là, je ne pense pas que je gagnais. Ce sont des moments que je ne peux pas oublier.

Il y avait donc eu ce critérium de Camors, peu avant...

B. H. : Oui, c'était notre première vraie rencontre. Le circuit montait. On est arrivé tous les deux au sprint, et il a gagné !

E. M. : Il a freiné, hein (*rires*)...

B. H. : Bah oui, tu ne peux pas battre



La semaine dernière, à Paris. À eux deux, dix victoires sur le Tour de France. Et une réelle amitié...

PHOTO : EMILIE HAUTIER

ton maître quand même (*rires*).

Merckx était votre idole, donc. Mais comment l'avez-vous découvert ?

B. H. : Je l'ai découvert un peu par *Ouest-France*, car mes parents avaient le journal. Et puis grâce à la télé aussi. Tu voyais ses exploits, les résumés, la manière. J'étais bluffé.

Vous êtes-vous, dans la construction du champion que vous êtes devenu, inspiré d'Eddy Merckx ?

B. H. : Je ne pense pas. En fait, tu ne deviens pas champion. Tu as ça en toi, ou pas. C'est inné. Ça ne se fabrique pas.

E. M. : Complètement !

B. H. : Regardez aujourd'hui. On entend des coureurs dire qu'ils vont sur des courses pour faire des tops 10. Moi, ça me désole. Le gars ne vient pas pour gagner, donc il ne gagnera jamais ! Moi, je disais que je venais pour faire la course, et on voyait ensuite le résultat...
E. M. : Tu viens pour gagner. Point.
B. H. : Tu prends le départ d'une

course, ça n'était pas pour m'entraîner, pour figurer... Souvent je disais que j'allais faire une « kermesse », mais dès que la course partait, c'était plus fort que moi, j'essayais d'aller la gagner.

Vous relation aurait-elle pu être aussi bonne si vous aviez vraiment été adversaires ?

E. M. (Sans hésiter) : Non ! Bien sûr que non ! Ça aurait pétié quelques fois (*rires*)...

B. H. : Il y aurait eu du poil d'arraché (*rires*) ! Mais bon, ça ne nous aurait pas empêchés le soir de bien manger ensemble. Car c'est ça l'esprit du vélo pour moi. Tu te mets une bonne « branlée » la journée, mais le soir tu es au restaurant et tu en reparles. « Je t'en ai mis une bonne, et demain je t'en remettra une autre tu verras ! »

Il n'y a jamais eu de vrais affrontements entre vous ?

B. H. : Pas tellement non. Sur Paris-Nice 1975, je finis sixième, toi tu gagnes, mais ça n'est pas une rivalité...

té...

E. M. : Je gagne Paris-Nice 1975 moi, t'es sûr ?

B. H. : Je crois oui. Enfin t'étais devant dans l'échappée, on était six dans le coup, tu ne te souviens pas ? Il y avait que des Belges et moi j'étais le seul Français...

« On prenait ça avec amour »

Si vous ne vous en souvenez pas, c'est que vous n'avez pas gagné, non ?

B. H. : Eh attends, il en a gagné 525 des courses hein ! Comment tu veux qu'il se souvienne de tout ?

E. M. : Mais je suis sûr de ne pas avoir gagné Paris - Nice en 1975, ça ne me dit rien... (*Effectivement, il a terminé 2^e du général cette année-là.*)

Et ça aurait ressemblé à quoi, un duel entre Merckx et Hinault ?

E. M. : On se serait affronté par la for-

ce.

B. H. : À celui qui aurait craqué le premier. Mais bon, à côté, les pauvres malheureux dans le peloton, ils n'auraient pas vu le jour... On aurait fait des bordures à deux (*rires*) !

Est-ce un regret de ne jamais s'être affronté sur le Tour ?

B. H. : (*Ensemble*) Non. Et puis dans toute l'histoire, il y a rarement eu deux champions en même temps. À part Coppi et Bartali peut-être.

Il n'y a pas de place pour deux champions ?

E. M. : (*Catégorique*) Non. Il n'y a qu'une place. Numéro 1 !

En quoi étiez-vous les mêmes, tous les deux ?

E. M. : On avait cette volonté de gagner à tout prix. Je dirai aussi qu'on prenait nos métiers avec amour, mais qu'on était conscients des sacrifices qu'il fallait faire. De l'entraînement que ça demandait. Même si on avait du talent, on a dû bosser...

B. H. : On était des durs au mal. Et puis oui, dans nos têtes, on avait ça, en nous. Quelque part, il y a ceux qui ont un mental d'assassin, et puis il y a les suiveurs. Certains ne voulaient jamais prendre de risque de peur de perdre. Le champion, lui, même s'il sait qu'il va perdre, il attaquera. Et tant qu'il n'aura pas passé la ligne, il ne va jamais croire que c'est fini.

Contrairement à d'autres, après vos carrières, vous n'avez jamais souhaité devenir manager d'équipe, directeur sportif. Pourquoi ?

B. H. : Parce que j'aurais été trop dur. J'aurais voulu que les coureurs fassent exactement comme moi. Quand tu les vois aujourd'hui, « *Je veux temps d'argent* », moi je leur aurais dit « *Je veux tant de résultats* ». Il n'y en aurait eu aucun qui aurait pu signer avec moi.

E. M. : Je l'ai été un peu en 1978, mais il faut prendre conscience que les générations changent. Et puis honnêtement, je ne me voyais pas dans une voiture, tout le temps, à suivre les gars...

Recueilli par Gaspard BREMOND, Vincent COTÉ et Mathieu COUREAU.

Leur amitié. « On ne se voit plus assez... »

Parvenez-vous à vous voir souvent ?

B. H. : On ne se voit plus assez. Et de plus en plus rarement, malheureusement, sachant qu'on est éloigné des courses.

Au fond, comment s'est façonnée votre amitié ?

E. M. : D'abord par le respect. On a vu qu'on était des passionnés. Je voyais Bernard sur le Tour, je le suivais, mais après sa carrière, quand il a commencé son entreprise de grossiste, il est venu à Bruxelles, je lui ai donné un coup de main.

B. H. : Ça ne s'explique pas, l'amitié entre les gens. Quelque chose passe



« Entre nous, d'abord du respect. »

PHOTO : EH

avec des gens, et avec d'autres ça ne passera jamais. Avec Eddy, ça l'a fait.

Eddy, vous allez voir Bernard sur

Aujourd'hui. « Pogacar est notre successeur »

Auriez-vous pu être coureur aujourd'hui ?

E. M. : Oui, on se serait adapté. À notre époque, on s'est adapté à l'évolution du matériel, ça n'était déjà plus le même que la génération d'avant...

B. H. : Le champion s'adapte à tout. Quelle que soit la période, il sera toujours le meilleur. Il va tout faire pour être le meilleur. Aujourd'hui, avec toute la technologie qu'il y a, je suis sûr qu'on aurait cherché comment gagner. Légalement bien sûr.

Continuez-vous à suivre le vélo ?

E. M. : Moi oui, beaucoup.
B. H. : Je le suis davantage depuis deux-trois ans. Il y a des jeunes qui sont arrivés, qui font « bim bam boum » ! Avant, il n'y avait plus de course. Depuis Julian (Alaphilippe), il y a de l'attaque.

Tous les deux, vous n'avez pas eu de vrais successeurs sur les grands tours...

E. M. (Dépité) : Oui, et je pense qu'on va devoir attendre encore longtemps avant qu'un Belge ne gagne le Tour !

B. H. : Peut-être Evenepoel non ?

E. M. : Non, je n'y crois pas. Il a beaucoup de qualités, mais il n'est pas assez complet. Il va gagner des courses, il a une force physique au-dessus de la moyenne, mais il a des lacunes en montagne, en descente.

Selon vous, c'est Pogacar le prochain à vous rejoindre à 5 victoires sur le Tour de France ?

E. M. : Oui. Pour moi, c'est le meilleur. Il est complet, il n'a que 22 ans et l'a déjà gagné deux fois...

B. H. : Lui, en plus, ne se contente pas que du Tour. Il fait les Classiques, les Mondiaux, les JO...

E. M. : Et il a les deux pieds sur terre, il ne croit pas qu'il est au-dessus.

B. H. : Il a dit une expression qui me fait plaisir : « Le sport est un jeu ». Ça n'est pas un métier. Ça doit rester un plaisir. Trop de coureurs, aujourd'hui,

les courses ?

E. M. : Oui. Mais j'avais mon entreprise, je n'y étais pas tous les temps. Ma femme, quand elle allait avec les enfants sur le Tour, allait voir Bernard. Elle allait lui dire bonjour, il y avait déjà de l'amitié entre nous.

B. H. : C'est un ensemble. Nos familles vont avec.

Dans la vie, partagez-vous les mêmes goûts ?

E. M. : Pas spécialement, non.

B. H. : Mais on aime bien la vie, les bons vins, on aime bien manger.

E. M. : Les crustacés notamment !

B. H. : On est des bons vivants quoi. Et bien sûr, on aime le vélo...

l'ont oublié.

Qui est le nouveau « Blaireau » ?

B. H. : Côté français, c'est Julian.

Et le nouveau Cannibale ?

E. M. : Pour moi, c'est Pogacar.

Par le passé, certains de vos successeurs ont sali votre héritage avec du dopage. Vous n'avez pas cette crainte avec lui ?

E. M. : Non. Pour moi, c'est un vrai professionnel.

B. H. : Normalement non.

Lance Armstrong avait gagné sept fois le Tour, vous y croyiez. Quel regard portez-vous là-dessus avec le recul ?

B. H. : C'était une période noire. Toute une période. Ils ont joué, ils ont perdu. Il fallait tirer un trait dessus et repartir sur de bonnes bases. Et je pense que ces bonnes bases, ce sont tous ces jeunes d'aujourd'hui.

L'âge. « On fait ce qu'on peut, pas ce qu'on veut... »

Sans le vélo, il y aurait eu quoi ?

B. H. : Moi, j'aurais été ajusteur.

E. M. : Moi épicier. Ou prof de sport.

B. H. : Je n'aurais pas pu voyager autant, payer ensuite à ma femme, mes enfants, des vacances. Ça a valu le coup, quand même...

Comment regarde-t-on le temps qui passe ?

B. H. : Il passe trop vite. On est que des êtres humains, avec nos petits soucis, comme tout le monde...

E. M. : Heureusement ! On fait ce qu'on peut, pas ce qu'on veut. Les plaisirs, maintenant, ce sont la famille, les petits-enfants, les enfants...

B. H. : On a ça en commun. Les plaisirs de la vie, des plaisirs simples. Une bande de copains, un livre...



« Le temps passe trop vite. »

PHOTO : EH

Et faites-vous encore du vélo ?

E. M. : Oui. J'ai quelques problèmes à

la hanche, mais j'étais encore hier avec un ancien équipier. J'aime toujours faire des sorties à vélo. En revanche, je n'aime plus monter de cols. Ça s'est exclu (*rires*)...

Bernard Hinault a un vélo électrique pour ça maintenant...

B. H. : Bah oui, c'est super ! Il faut assumer... Et puis, ce n'est pas parce que tu es un moteur dans ton vélo que tu es obligé de l'utiliser hein ! Si tu roules au-dessus de 24-25 km/h, tu n'as plus d'assistance. C'est quand tu roules en dessous que tu as un petit coup de pouce...

E. M. : Mieux vaut faire du vélo électrique plutôt que d'être à l'agonie... Je n'en fais pas encore, Bernard, mais ça va venir (*rires*) !

Deux légendes. « On l'a fait pour nous, pas pour les autres ! »

Comment vivez-vous, tous les deux, la popularité ?

B. H. : Tu vis avec, tu t'y es fait.

E. M. : Il faut l'accepter, mais bon... Des moments sont plus difficiles, quand même. Quand vous êtes au restaurant, on vous regarde comme ça, là-bas... Moi, j'ai encore des

demandes, aujourd'hui, pour aller partout. On me proposait encore dernièrement d'aller en Italie, on m'a proposé de l'argent pour ça. Mais ça ne m'intéresse plus.

Vous avez le sentiment, peut-être, d'avoir déjà tout dit...



Bernard Hinault gagne la première étape du Dauphiné Libéré 1977 devant Eddy Merckx.

PHOTO : AFP

Mais ça arrive toujours ?

E. M. : Bien sûr que ça arrive encore ! Si vous saviez, plus que vous ne le pensez...

B. H. : Ce qu'on représente, tout ça, je crois qu'on s'en fout, en fait, tous les deux. On l'a fait pour nous, pas pour les autres. Quand les gens t'applaudissent, ça te touche, mais honnêtement, ça ne te fait pas aller plus vite...